

LE FIL ROUGE

Maurice a travaillé toute sa vie jusqu'à une retraite bien méritée. Il était ouvrier dans une usine de fabrication de photocopieurs. Malheureusement sa faible pension, associée au coût de la vie qui ne cesse d'augmenter, ne lui permet pas de faire des excès au-delà du nécessaire pour vivre. Il a donc décidé de prendre un job d'appoint qui lui permet d'améliorer son quotidien. Il travaille, en tant que veilleur de nuit, au musée des Beaux-Arts de Chambéry. Cela lui convient car il peut rester assis la plupart du temps, ce qui l'arrange car il ne lâche jamais sa canne depuis qu'il est tombé et s'est cassé le fémur.

Ce soir-là, il avait pris son service plus tard que d'habitude en raison de travaux à l'entrée du musée. L'ascenseur en panne, il ne restait plus que la canne pour l'aider à gravir les marches du grand escalier menant au premier étage dédié aux expositions temporaires.

Actuellement des œuvres peintes, dessinées, gravées ou photographiées de *Figures de la montagne* investissent les murs d'un immense espace, scindé en plusieurs salles. La hauteur du plafond et les poteaux métalliques soutenant l'architecture accentuent l'effet de hall de gare. Ambiance glaciale, comme à l'extérieur en ce mois de décembre, car le blanc domine d'autant que les glaciers figurent en grand nombre dans les œuvres accrochées.

Comme chaque soir, Maurice commence par faire un rapide tour des salles pour s'assurer que rien n'est suspect. Ensuite, fidèle au rituel qu'il a instauré pour éviter l'ennui, il choisit d'observer une œuvre en détails. Toujours emmitoufflé dans son manteau, il s'arrête devant une peinture réalisée à la « tempera » par Marianne Werefkin en 1919. Elle s'intitule « Feux follets ». Une masse sombre triangulaire évoquant une montagne - que l'on pourrait aussi assimiler à un volcan- occupe, en plein centre, les trois-quarts de la surface du tableau. De part et d'autre, d'autres pics montagneux se dressent en arrière-plan. Ogres jaunes et ogres rouges encadrent cette masse de terre de sienne brûlée aux reflets violacés par endroits. Trois taches orangées lumineuses ponctuent le sommet de la montagne. En écho, à la base, des séries de petits points illuminent les coulées violettes. Incandescence discrète qui anime cette atmosphère bien triste. Une lueur d'espoir surplombe les montagnes en cercles concentriques, avec un ciel étoilé comme celui de Van Gogh. Deux autres éléments intriguent Maurice : en bas en plein centre, une forme noire molle à l'intérieur de laquelle une fine ligne blanche surgit comme si on avait gratté la peinture et une masse verte assez terne en bas à gauche qu'il n'arrive pas à identifier. En tout cas, une chose est certaine, il remarque surtout que la peinture est fortement craquelée.

Après s'être plongé dans ce tableau et se questionnant sur cette étrange scène plutôt inquiétante, il décide de s'asseoir sur une chaise. Rien ne se passe de toute la nuit, comme d'habitude. Il alterne des pauses assises et des déambulations.

Mais, une demi-heure avant la fin de son service, au petit matin, Maurice est intrigué par de petits sons, semblables à des crépitements, qui lui font tendre l'oreille. Alors que tous ses sens sont en éveil pour essayer de déterminer la source de ces craquements, le niveau sonore augmente subitement. Engourdi par une longue pause, il met du temps à se relever de son siège pour inspecter la salle. A son âge, les déplacements se font plutôt dans la lenteur. Appuyé sur sa canne, il explore chaque section de l'exposition avec attention car il n'entend plus du tout ce qui l'avait alerté.

Or, arrivé devant la peinture de Marianne Werfkin qu'il avait eu tout le loisir d'observer en arrivant, il constate avec horreur que le tableau s'est dégradé. Les craquelures qu'il avait remarquées se sont ouvertes. Des morceaux de la couche picturale sont tombés. La « tempera » s'est délitée et des fragments se sont répandus à l'intérieur du cadre. Alors qu'il est planté devant l'œuvre et déconcerté par ce qu'il découvre, il remarque que la dégradation continue. En s'accroissant, elle a fait apparaître une trouée au centre. S'ouvre alors sous ses yeux, en direct, un autre tableau derrière cette ouverture : la même scène en mini format dans un effet de mise en abyme. Mais avec une différence surprenante : le gardien de musée figure dans ce tableau miniature ! Il se reconnaît, c'est bien lui, mais un détail l'interpelle... Cet autre a un manteau rouge alors que le sien est vert ! Il n'a pas le temps de creuser davantage le pourquoi du comment quand des frissons le font sursauter.

En réalité, il s'était tout simplement assoupi sur sa chaise et vient de sortir de son rêve de façon abrupte. Immédiatement au réveil, il constate que sa canne a disparu... Essayant de rassembler ses esprits, il tente de comprendre comment cela est possible. Il en arrive à la conclusion que quelqu'un l'a déplacée, mais qui, puisqu'il est seul ici ? Lui vient alors l'idée de se lever pour aller vérifier l'état du tableau à côté duquel sa chaise était positionnée. Or, il est intact, pas de craquelures et pas plus de mise en abyme de l'image dans une trouée du volcan qui n'existe pas... Il a donc bien rêvé !

Mais où est donc passée sa canne ? En observant et scrutant avec inquiétude les différents espaces de cette grande salle d'exposition, il repère son *makila* au loin au pied d'une vitrine de la première salle. Maurice est basque et sa canne n'est autre qu'un *makila* commandé à un des rares fabricants, encore en activité, de cet art ancestral. Utilisé à des fins de défense, cet objet est bien plus qu'une canne car son pommeau se dévisse, s'ouvre et fait apparaître une pointe dans le manche. Repérant qu'effectivement son *makila* a bien été utilisé de cette manière puisqu'il est en deux parties au sol, il tente tant bien que mal de s'en approcher en claudiquant. Il constate, après quelques minutes de déplacements difficiles, que la vitrine située au-dessus du *makila* a été entr'ouverte. Or, visiblement, il manque un de ces ouvrages anciens comportant des gravures originales qui se trouvait exposé à l'intérieur.

Son sang ne fait qu'un tour, quelqu'un se serait-il introduit dans la pièce pendant sa somnolence ? À l'évidence, cela ne fait aucun doute ! Paniqué à l'idée d'être pris en défaut dans sa fonction, il ne sait que faire et pense déjà qu'il aura certainement une sanction, voire un renvoi... Mais, pour le moment, il commence à réfléchir : qui, comment et pourquoi

quelqu'un aurait-il subtilisé ce document ? La pointe du makila a permis d'exploser le cadenas de sécurité de la vitrine. Peut-être y a-t-il des empreintes ?

Alors qu'il est penché sur la vitrine, il sent une présence dans son dos. Tremblant de tout son corps, il n'ose se retourner ni parler, comme tétanisé par cette sensation d'être observé. Il sent dans son cou le souffle de quelqu'un qui se rapproche. Soudain, une main se pose sur son épaule. Ce geste, accompagné d'une voix familière qu'il reconnaît parfaitement – puisque c'est la sienne- le fait sursauter et se retourner. Il est à nouveau en face de son double, en manteau rouge, le même que celui aperçu à l'intérieur du tableau. Mais ses propos sont incompréhensibles, il semble utiliser une langue inconnue, indéchiffrable. Mais que lui veut cet autre ? Aurait-il le livre dans la poche de son manteau? Comme cet être a l'air plutôt pacifique, il décide de lui montrer les livres de la vitrine et tenter de lui faire comprendre qu'il en manque un. Il se retourne alors vers la vitrine pour lui montrer l'espace vide et, à ce moment-là, une alerte sur son téléphone portable lui indique que c'est l'heure de prendre son médicament contre les hallucinations. Le clic de la petite boîte métallique de poche témoigne de son ouverture. Maurice avale son cachet en vitesse et tourne sa tête vers son épaule droite pour s'adresser à son double lorsqu'il constate qu'il a disparu !

Prenant son courage à deux mains, le makila reconstitué, le pommeau revissé à toute vitesse et bien en main, il décide de sortir de l'espace d'exposition. Il se dirige vers le grand escalier de pierre dans l'espoir d'apercevoir le fugitif descendre. Son pas hésitant ne lui permettant aucunement de courir, lorsqu'il arrive devant la rampe d'escalier, il a beau se pencher et regarder en bas, personne...

En revanche, il aperçoit tout en bas de l'escalier, au pied de la dernière marche, une enveloppe rouge. Intrigué, il a bien envie de descendre pour la récupérer mais la fin de sa garde se terminant bientôt, il retourne dans la salle. Son intention de récupérer son manteau resté sur une chaise prévaut pour l'instant. En passant devant la vitrine, fermée à son grand étonnement, il constate qu'il ne manque aucun objet ... Perplexe et perturbé, Maurice enfle son manteau tout en remuant des pensées qui se bousculent dans sa tête. Et c'est de questionnement en questionnement qu'il ferme à clef la salle d'exposition.

La descente du grand escalier se fait tant bien que mal, la main gauche amarrée à la rampe, la main droite arc-boutée sur le makila. Arrivé au niveau de l'enveloppe, avec ses articulations fatiguées, il lui est impossible de s'accroupir pour la ramasser. Il dévisse alors le pommeau de sa canne et utilise la pointe pour essayer de glisser vers lui l'objet convoité. Il réussit, après plusieurs tentatives infructueuses, à l'attraper. Intrigué, il retourne l'enveloppe et la déchire à toute vitesse pour découvrir son contenu. Il découvre alors un plan de rues avec des indications et deux codes : l'un écrit en rouge et l'autre en vert. Il essaie de comprendre à quoi peut bien correspondre le schéma qui montre un circuit à parcourir vers ce qui s'apparente, d'après lui, à deux portes.

Tout en observant ce document et essayant de l'interpréter, surtout pour savoir d'où il part et où il conduit, il se dirige vers la porte de service qui lui permet de sortir sur la rue. Il fait maintenant jour dehors au petit matin. Mais, à peine le seuil franchi, le froid intense saisit Maurice tandis que les pans de son manteau s'envolent, son écharpe se soulève jusqu'à lui cacher le trottoir et il se retrouve subitement pris dans une tourmente de neige ! Aspirés par le souffle de la tempête blanche, l'enveloppe ainsi que le plan qu'il tenait entre ses mains s'envolent en tournoyant en spirale jusqu'à disparaître hors de sa vue. Adieu le décryptage de l'énigme, il ne saura jamais ce qu'il aurait pu découvrir en tapant les codes... à moins que l'autre, l'homme au manteau vert en ait un double !

Chantal Ferrand